

L'envers du mythe Roland Barthes

Roland Barthes, *Incidents*, Paris, Seuil, 1987, 118 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1988). Review of [L'envers du mythe Roland Barthes / Roland Barthes, *Incidents*, Paris, Seuil, 1987, 118 pages.] *Liberté*, 30(1), 96–102.

GAÉTAN BRULOTTE

L'envers du mythe Roland Barthes

Roland Barthes, Incidents, Paris, Seuil, 1987, 118 pages.

Il y a quelque chose de troublant dans la lecture du dernier ouvrage posthume de Roland Barthes, *Incidents*. Des quatre textes que François Wahl y a rassemblés et présentés, deux sont inédits: *Incidents* (1969) et *Soirées de Paris* (1979). Les deux autres, *Lumière du Sud-Ouest* (1977) et *Au Palace ce soir* (1979), ont déjà été publiés dans des revues. Ce livre forme en quelque sorte la suite logico-affective de *La Chambre claire*. Ici, nous sommes au cœur de la *chambre noire* de cet intellectuel, là où se cachait l'envers secret de son quotidien de réflexion, là où se lovaient ses petits bonheurs, là où s'agitaient ses problèmes existentiels, là où il éprouvait son esseulement douloureux et son ennui de vivre, là où était sa *vérité* d'homme. Voilà, en partie, ce en quoi ce livre est troublant.

Après la mort de sa mère, événement qui eut un impact affectif considérable sur lui, Barthes traverse manifestement une crise majeure, crise exacerbée par l'âge et par sa sexualité. C'est ce dont témoigne le dernier texte d'*Incidents*, où il évoque, sous la forme du journal intime, ses «vaines soirées» dont il avait commencé la transcription dans *Délibération*, dernier

texte publié de son vivant et repris dans *Le Bruissement de la langue* (p. 399 et ss). Dans ces fragments de journal tenu en août-septembre 1979 et intitulés *Soirées de Paris*, il est souvent question de ses retours seul à l'appartement familial, où sa mère n'est plus là pour l'attendre, où il écoute la radio et lit le soir avant de s'endormir, irrité, déçu par tout, déprimé. Barthes s'y montre encore par le petit côté des choses et tel qu'il était réellement dans la vie: timide, coincé, souvent impatient et impoli, amateur de champagne, habitué du restaurant Bofinger, pilier du Flore et du petit chinois de la rue de Tournon, rue où il a longtemps enseigné, à quelques minutes de chez lui. Mais le Barthes qui nous semble moins connu, encore plus intime, et que nous découvrons dans ces pages «à la cime de son particulier», c'est celui qui fréquente les cinémas pornos, qui paie des gigolos et qui hante les mauvais quartiers. C'est un Barthes humilié, affectivement pauvre et malheureux qui inspire la pitié plutôt que l'admiration.

Mais on aura beau reprocher tout ce qu'on voudra à ces notes, elles ont au moins une qualité que prisait beaucoup Barthes: elles sont *vraies*. Leur franchise d'ailleurs surprend: les censures tombent et Barthes jette un regard cru sur sa sexualité, ou dit le peu de bien qu'il pensait en fait des Modernes, ou confie ouvertement son délaissement et son manque d'amour.

Ne serait-ce que pour ce journal, ce petit livre mérite qu'on s'y arrête. En outre, cette partie resitue dans son contexte une pratique d'écriture qui tentait sérieusement Barthes au cours de ses dernières années. Déjà dans *Délibération*, il signalait justement, à la suite de l'échec lamentable d'une de ces vaines soirées, une «réforme de sa vie» qu'il avait en tête d'opérer depuis longtemps. De quoi s'agissait-il? «En vieillissant j'ai le courage de faire de plus en plus

ce qui me plaît», confiait-il dans *Bruissement* (p. 409). C'était peut-être seulement cela. Chose certaine, déjà en 1978, il voulait rompre «avec la nature uniformément intellectuelle de [ses] écrits passés» (*Bruissement*, p. 325). À côté de ses recherches sémiologiques, rassemblées dans un autre ouvrage posthume, *L'Aventure sémiologique* (1985), il y avait les essais critiques regroupés en quatre volumes, mais il y avait aussi les textes de sa pratique ultime, textes plus libres et moins responsables, dans lesquels il s'essayait à transcrire le romanesque, les incidents du désir et de la quotidienneté. Peu avant sa mort, il s'était réapproprié en ce sens la subjectivité, avait remis le Sujet au cœur de son discours réflexif, avait amorcé une reconquête laborieuse et prudente du JE («Je est plus difficile à écrire qu'à lire», *Bruissement*, p. 408) et s'était lancé dans l'exploration de l'espace autobiographique (filon si exploité aujourd'hui dans la littérature d'expression française par réaction à la froideur structuraliste). C'est également cet espace, il n'est pas inutile de le rappeler, qu'avait commencé à étudier son bon ami Foucault avant de mourir, lorsqu'il se penchait sur «l'art de soi» à travers l'analyse des écrits intimes et de la correspondance des Anciens. Pour Barthes, cette exploration a débuté dans son *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), s'est poursuivie dans ses *Fragments d'un discours amoureux* (1977), dans *La Chambre claire* (1980) — où il est beaucoup question de sa mère — ainsi que dans ses bribes de réflexion sur la pratique du journal intime, dans *Délibération* (1979).

C'est dire que, loin de m'associer aux détracteurs de ce petit ouvrage posthume, je crois que l'entreprise de François Wahl se justifie pleinement, d'autant que Barthes, dans son autobiographie *Roland Barthes par Roland Barthes*, fait lui-même allusion à un projet de livre qui aurait dû s'intituler justement *Incidents* et

être constitué de «mini-textes, plis, haïkus, notations, jeux de sens, tout ce qui tombe comme une feuille», «un livre qui rapporterait mille *incidents*, en s'interdisant d'en jamais tirer une ligne de sens» (pp. 153-154). Voici donc ce livre, que Barthes en pleine réforme de sa vie (et, par ricochet, de son œuvre) aurait peut-être osé publier tel quel. Quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas une œuvre majeure. Mais il est intéressant de voir ce vers quoi tendait son cheminement, comme il est intéressant, quand on aime un auteur, de pouvoir pénétrer dans son intimité. Et ici Barthes nous en donne un peu l'occasion dans ses *Soirées de Paris*, et aussi dans les autres textes qui composent *Incidents*.

Ce qui pourra peut-être justement émouvoir le lecteur de ce recueil d'impressions, c'est de sentir l'homme qui éprouve en laissant les idées de côté pour un moment: l'obsédé qui met à jour sa fixation sur les mains ou les bouches édentées par exemple; l'amoureux qui dévoile ses faveurs accordées aux relations d'escales, aux rencontres rapides et sans lendemain; le promeneur qui savoure la pénétration lente et rythmée des paysages que la marche permet; le sensible qui livre une émotion de toujours, telle celle de «monter un escalier et déboucher sur un lieu vaste, traversé de lumières et d'ombres, entrer brusquement, comme un initié, dans le sacré de la représentation».

Dans le texte central qui est le plus long et qui donne son titre à l'ensemble, Barthes a rassemblé des notes sur le Maroc qui sont comme de véritables haïkus. Ce qui frappe ici c'est de voir cet homme de l'ordre et du classement se montrer si fasciné dans ses observations et dans sa vie personnelle par les figures du désordre. Parmi celles-ci, il y en a de violentes: garçonnet battu par un soldat qui lui vole ses gâteaux, fillette corrigée en public par sa mère, flic brutalisant

des vendeuses, colère d'un garçon, chameau frappé jusqu'au sang. Mais il y en a aussi de plus douces: voici, par exemple, une chemise bleue flottant au vent, des jeunes gens pris par Barthes en auto-stop, des boy-scouts de mauvais genre, une tache sur des vêtements, un filet de salive qui coule par inadvertance. Ces figures ont de toute évidence, à ses yeux, une dimension romanesque. Et manifestement il a retenu ces scènes pour leurs accrocs à la marche régulière du quotidien. Même quand il inscrit des bonheurs, des moments de tendresse ou d'harmonie, ils sont si isolés, si encadrés, qu'ils ont force d'événements.

De plus, on soupçonne rarement le grand Enfant qui vivait en Barthes, et lorsque l'Adulte en lui l'écoutait, cet Enfant l'entraînait vers des plaisirs parfois un peu triviaux, comme celui d'aller s'amuser à soixante ans passés dans les manèges de la Foire du Trône! Il y a beaucoup de cet Enfant dans *Incidents*, et non seulement il se manifeste dans cette fascination pour le désordre, mais il incite encore Barthes à se projeter aussi dans les nombreux personnages enfants ou adolescents ici mis en scène.

C'est surtout en lisant *Lumière du Sud-Ouest* que nous comprenons mieux combien l'Enfance était importante pour Barthes. «Il n'est de Pays, que de l'Enfance», écrit-il. On ne lit un pays qu'à travers la mémoire du corps, c'est-à-dire selon ce dont les sens se souviennent. Or cette mémoire est plus spatiale que temporelle. Aussi Barthes se montre-t-il ici plus géographe, voire cartographe, qu'historien. Il nous pointe ses routes préférées, ses paysages favoris, ses lieux d'arrêt, ses cafés de prédilection. Le voici topographe de son Sud-Ouest natal, où il allait passer ses vacances chaque été et où tout lui rappelait son enfance. Tous les sens de ce cartographe sont en alerte. Il est attentif aux odeurs, aux bruits, à la qua-

lité de la lumière. C'est d'ailleurs la lumière, artificielle celle-là, «grand matériau de l'art moderne, de l'art quotidien», qui le retient dans ses réflexions sur une discothèque parisienne, le Palace, à laquelle tout un texte est consacré.

Bien sûr, François Wahl avait prévu les réactions hostiles et les incompréhensions (lesquelles n'ont pas manqué de se manifester!) à l'encontre de ce petit livre intimiste. On se fait en général de l'intellectuel une idée si désincarnée, si décrochée du réel que ces réactions ne nous étonnent guère. Mais Barthes était un être du risque, et un grand esprit n'a pas à redouter quelques éventuels accrocs à son image publique, si soucieux qu'il en soit. Bien des œuvres monumentales n'ont guère souffert de propos autrement plus dégradants tenus sur la vie personnelle de leurs créateurs après leur mort (pensons aux exemples célèbres de Malraux ou de Sartre).

Même si *Incidents* n'est pas un livre important dans la production de Barthes, ce recueil de textes nous fait pénétrer dans les interstices de la compétence, dans ce «vestibule du savoir et de l'analyse» où l'écrivain est aussi assigné à œuvrer. Soudain, une meilleure compréhension de la personne qui se dissimulait derrière l'écrivain et la découverte du côté humain de ce penseur font surgir devant nous un envers du mythe Barthes: un envers non pas négatif ou destructeur ni même réducteur, mais un envers positif, sympathique, voire vraiment pathétique par moments. Une certaine modernité a pu certes mépriser l'expression du *pathos* et le discours de l'affect, alors que pour Barthes, au contraire, cela constituait l'élément nourricier du Roman, lequel d'ailleurs se caractérisait à ses yeux par sa profonde amoralité (*Bruissement*, p. 257, p. 324). Raisons de plus pour faire ressortir le caractère éminemment romanesque de ces *Incidents* et pour croire que l'œuvre colossale

de Barthes connaît ici une variante de registre qui l'enrichit et qui permet à son auteur d'échapper à l'emprisonnement de l'Image. Comment une image de soi prend-elle? Barthes nous en a donné lui-même la recette dans un beau texte sur *L'image* (in *Bruissement*, p. 394):

Dans la poêle, l'huile est étalée, plane, lisse, insonore (à peine quelques vapeurs): sorte de materia prima. Jetez-y un bout de pomme de terre: c'est comme un appât lancé à des bêtes qui dormaient d'un œil, guettaient. Toutes se précipitent, entourent, attaquent en bruissant; c'est un banquet vorace. La parcelle de pomme de terre est cernée — non détruite, mais durcie, ris-solée, caramélisée; cela devient un objet: une frite.

«Le langage (des autres), ajoute-t-il, me transforme en image, comme la pomme de terre brute est transformée en frite.» Comment ne pas devenir une image (une frite)? En espérant atteindre l'Abstinence des Images ou le silence des Images, suggère Barthes, c'est-à-dire la suspension de jugement. La parution d'*Incidents*, qui indirectement soulève ce problème, nous donne l'occasion de pratiquer cette suspension. Dans un récit de Cortazar, les admirateurs fanatiques d'une vedette en arrivent à l'assassiner et à censurer ses dernières réalisations parce qu'elle se permettait d'être différente de l'image qu'ils avaient d'elle. Imaginez! Elle osait vivre et évoluer! C'était impardonna-ble! Sachons gré à François Wahl de ne pas s'être comporté comme ces cruels geôliers d'Images! Et gardons-nous de les imiter jamais!